SOMMAIRE

- Les signes des temps, par Jean de Bronac 1
- La création de l'Islam, par Max Cabantous 7
- Les droits de l'homme, idéologie criminelle, par Henri de Fersan 21
- L'anticléricalisme de la fin du dix-neuvième siècle, par Yves du Lac de Fugères 33
- La Bible trahie, par Daniel Raffard de Brienne 42
- Consécration au Sacré-Cœur, par le père Jean-Marie 46

Sur la couverture : scènes des guerres de Vendée (1793). Dessins de René Follet figurant dans l'album de Henri Servien, *Petite histoire des guerres de Vendée* (Editions de Chiré).

P. OUDIN IMPRIMEUR — IN ME MORS, IN ME VITA

Depuis 1516,

de génération en génération,

nous imprimons à Poitiers

AU CŒUR MÊME DE LA CHAMPAGNE VITICOLE

CHAMPAGNE GASTON REVOLTE

(Prénom de rigueur)

20, rue Gambetta, **51160 AVENAY VAL D'OR** **Tél. 03 26 52 31 46**

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE - CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION

LECTURE et TRADITION

Bulletin littéraire contrerévolutionnaire

B.P. 1 - 86190 Chiré-en-Montreuil

n° 297 – NOVEMBRE 2001 – Prix : 20 F

XXXIèmes Journées Chouannes

Conférences et allocutions prononcées le samedi 1er septembre 2001

La création de L'Islam

par Max Cabantous

La vérité officielle

Voyons d'abord la légende de la vie de Mahomet et de la fondation de l'islam selon la version des dictionnaires, des encyclopédies, des biographies de Mahomet à l'usage du grand public et des études prétendument scientifiques (thèses et articles divers des islamologues qui paraissent dans les revues spécialisées).

Donnons un résumé tiré de l'article de l'encyclopédie Bordas (t. III, p. 135) et d'autres encyclopédies usuelles : Mahomet serait né vers 570 [*en réalité, on n'en sait rien du tout*, ndlr], dans la tribu des Koreichites (ou Qurashites), et serait devenu orphelin à l'âge de 6 ans. Il fut alors élevé par son oncle Abou-Talib. En 595, il épousa une riche veuve que certaines traditions disent juive, Khadidja, de 15 ans son aînée ; elle lui donna quatre filles et pas de garçons (*ou alors ceux-ci seraient morts en bas âge*). Khadidja mourut en 619. Mahomet convola alors avec Aicha qui n'avait que neuf ans, fille de son ami Abou-Bakr – il s'agit d'un mariage réellement consommé. Ensuite, il épousa de trois à dix-huit autres femmes, sans compter les esclaves (*mais il ne s'agit pas là de mariages*). Sa fille Fatima se maria avec Ali, fils d'Abou-Talib, qui se trouva donc à la fois gendre et cousin de Mahomet.

Citons ensuite littéralement l'Encyclopédie Bordas (sans doute la plus claire) :

« *Sur les 15 années qui suivirent son premier mariage (595-610), nous n'avons aucun renseignement* [en réalité, on n'en a aucun non plus sur les années qui précèdent]. *Sans doute médita-t-il tout en se livrant au négoce, sur ses inquiétudes religieuses. C'est vers l'âge de 40 ans* [selon un âge imaginé par les islamologues] *qu'il connaît ses premières transes mystiques : il croit voir apparaître l'ange Gabriel qui le persuade de sa mission prophétique* [ce sont aussi les islamologues qui ont inventé ces « transes »]. *Il confie ses visions à Khadidja et la convainquit, ainsi qu'un petit noyau de fidèles, dont Abou-Bakr, Omar et Ali son gendre. C'est après la mort de sa femme qu'aurait eu lieu le Miraj, l'ascension de Mahomet* [au Ciel pour y recevoir le Coran] : *guidé par Gabriel, il aurait été transporté à Jérusalem* (sur *Buraq*, sa jument ailée à tête de femme, à l'emplacement de l'actuelle mosquée d'Omar). *Puis, il se serait élevé à travers les 7 ciels, glorifié par les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, Abraham, Moïse, Jésus, Jean, Hénoch* ».

Résumons la suite : la prédication de Mahomet se heurte à La Mecque à

l'hostilité du « parti conservateur », les Qurashites, ce qui l'oblige à s'enfuir à l'oasis de Yatrib (appelée plus tard Médine) le 16 juillet 622 : c'est l'Hégire (*date tout à fait fictive*), qui deviendra, sous le Calife Omar vers 639, le point de départ du calendrier musulman. A Yatrib, Mahomet organise le culte de la nouvelle religion et la reconquête de La Mecque (630), et dicte le Coran par bribes car, comme il l'a oublié, l'Ange Gabriel est obligé de le lui rappeler morceau par morceau à l'oreille. Un moment distrait, Mahomet ne se rend pas compte que le diable a pris la place de Gabriel à son oreille, le temps de lui dicter les deux fameux versets sataniques ; heureusement, Gabriel revient vite et chasse le diable. Ainsi sont expliqués deux versets qui semblent faire l'éloge des cultes superstitieux. Le Prophète réserve le pèlerinage de la Kaaba aux seuls musulmans (un terme qui signifie soumis à Dieu). Il meurt en 632.

L'essentiel de cette biographie officielle de Mahomet, constituée dès le milieu du VIII^{ème} siècle, n'a pratiquement pas varié jusqu'à aujourd'hui.

Toute cette légende n'a aucun fondement historique.

La recherche historique indépendante

Difficultés de la vraie recherche

Et pourtant presque chaque année il paraît sur les origines de l'islam et la vie de son supposé fondateur, le « Prophète » Mahomet, un essai de vulgarisation publié par de grandes maisons d'édition, et une étude « sérieuse » de savants appartenant à une université ou un centre de recherche prestigieux. Les uns et les autres sont de gros ouvrages comportant une bibliographie et un appareil critique impressionnants.

Malheureusement, en allant y voir de plus près, on constate qu'il s'agit de compilations de la *sira*, cette « vulgate » officielle que nous venons de voir. S'il s'agissait d'un autre sujet, ces contes bleus auraient depuis longtemps provoqué l'hilarité non seulement des spécialistes, mais des lecteurs cultivés.

Or les vraies recherches sur les vraies origines de l'islam ne datent pas d'aujourd'hui. Dès le XIX^{ème} siècle, une pléiade de savants, principalement allemands et français, ont récusé ces contes orientaux pour se pencher sur cette question. Mais sur le plan scientifique, tous ces travaux se sont heurtés à trois obstacles :

- *D'abord l'absence quasi totale de textes et de documents archéologiques du VII^{ème} siècle*. En effet, les musulmans ont systématiquement détruit tout ce qui pouvait contredire ce qu'on a appelé « la vulgate coranique » que nous venons de voir.

- *Ensuite le fait qu'on ne connaît pas de manuscrit du Coran antérieur au IX^{ème} siècle*. De plus, ce texte étant sacré, un chercheur occidental n'a pas la possibilité de consulter directement les originaux.

- *Enfin l'existence d'une version politiquement correcte de la naissance de cette religion*, acceptée à la fois par les musulmans et les juifs, et dont il est toujours périlleux de s'écarter.

Ainsi les rares chercheurs qui ont osé proposer une interprétation plausible des textes et des événements historiques qui tournent autour de l'islam ont déclenché contre eux un véritable tir de barrage visant à les empêcher de poursuivre leurs recherches et de publier, car il faut, dans ce sujet sensible, ne pas déplaire aux lobbies culturels. Victimes d'un véritable terrorisme intellectuel, ils ont été soigneusement écartés de la « communauté scientifique » par les armes fort efficaces de la calomnie, de la dérision et de l'étouffement.

Cependant, il est difficile pour ceux qui contrôlent le monde de l'université et de l'édition de bloquer ainsi indéfiniment l'investigation historique. Même parmi les savants qui ont tout à gagner à rester « politiquement corrects », il y a quelques francs-tireurs, passionnés par la recherche de la vérité, qui n'hésitent pas à y sacrifier leur carrière et même leur réputation.

Universitaire de formation, il nous a été donné de connaître par hasard (car nous ne sommes pas islamologue) l'équipe d'authentiques chercheurs qui, actuellement grâce à de nouvelles découvertes, essaient de résoudre l'énigme de la naissance au Proche-Orient, au VII^{ème} siècle, d'une nouvelle religion qui, peu à peu, va s'étendre à toute la planète jusqu'à être pratiquée au XX^{ème} siècle par plus de 500 millions d'hommes. C'est cette aventure scientifique, toujours en cours, que nous allons vous conter. Mais elle n'aurait pas été possible sans le travail de deux pionniers que nous allons d'abord évoquer.

Un premier essai de reconstitution des événements de 600-635 : **Hanna Zakarias (pseudonyme de Gabriel Théry) et Joseph Bertuel**

Partant du principe que les légendes sur la vie de Mahomet écrites à partir de la fin du VIII^{ème} siècle étaient absurdes (par ce qu'elles contiennent d'invraisemblances et de contradictions avec ce qu'on sait de l'histoire de cette période), mais qu'on possède un texte authentique du VII^{ème} siècle, le Coran (= récitation, lectionnaire), deux grands savants du milieu du XX^{ème} siècle, le P. Gabriel Théry (alias Hanna Zakarias) et son disciple le P. Joseph Bertuel vont essayer, en faisant une critique interne de ce document, de reconstituer les événements de 600-635.

Pour eux les Juifs de La Mecque ont voulu profiter de l'affaiblissement de l'empire perse et de l'empire byzantin, qui passaient leur temps à se combattre, pour mettre en œuvre un plan grandiose consistant à :

- convertir les Arabes à un succédané de judaïsme (c'est-à-dire la religion du Coran);

- les utiliser dans la conquête du monde civilisé de l'époque;

- enfin, établir sur ce monde un gouvernement dont ils seraient les maîtres.

Le rabbin de La Mecque aurait pris la tête de cette opération en écrivant un Coran - le vrai Coran, copie en arabe de la *Torah* juive - pour convertir son disciple «Mohammed», chargé de rassembler ses frères de race pour cette opération. Les Arabes auraient donc été la piétaille d'une «entreprise juive» («*L'islam entreprise juive*» est le sous-titre de l'œuvre de Hanna Zakarias intitulée *De Moïse à Mohammed*). Ce complot mondialiste aurait fait long feu, car les Arabes, qui sont des guerriers, auraient liquidé les protagonistes juifs. Leurs chefs (les califes) auraient fait disparaître ce Coran primitif pour dissimuler son origine juive: ce qui subsisterait sous ce nom (c'est-à-dire le Coran actuel) ne serait que des sortes d'«actes de l'islam», un carnet de route à la fois religieux et politique laissé par ce rabbin.

Cette thèse, qui peut sembler séduisante à cause de rapprochements qu'on pourrait faire avec des événements contemporains, est aujourd'hui complètement dépassée, car elle se heurte à un certain nombre de faits qui ont été découverts récemment. Mais elle déclencha contre ses auteurs une persécution larvée de la part de la communauté scientifique et des grands éditeurs, qui ne voulaient déplaire ni aux juifs ni aux musulmans. Le dominicain Gabriel Théry (mort en 1958), médiéviste de renommée internationale, en fut réduit à utiliser un pseudonyme (Hanna Zakarias) et à éditer les deux premier tomes à compte d'auteur. Les deux derniers, que son disciple le Père Joseph Bertuel avait eu l'imprudence de confier à une maison d'édition, furent mis au pilon après faillite provoquée de celle-ci. Ce Père Bertuel, grand savant orientaliste, continua les recherches de son maître et en publia le résumé dans *L'islam, ses véritables origines* (Nouvelles Editions Latines, 3 tomes, 1981-1984), qui n'eut qu'une diffusion très limitée, et que les islamologues officiels ignorèrent systématiquement.

Le renouveau actuel de la recherche islamique

Il est assez récent, car il date du dernier quart du XX^{ème} siècle avec l'étude de documents nouveaux (en particulier des chroniques) qui n'avaient pas jusqu'à présent attiré l'attention des islamologues.

1/ Les principaux chercheurs (ceux qui méritent ce nom) sont:

Patricia Crone qui publia *Hagarism. The making of the islamic world*, Cambridge University Press, 1977 (en collaboration avec Michaël Cook), et surtout son deuxième livre, le plus important: *Meccan trade and the rise of islam* (Le commerce à La Mecque et l'émergence de l'islam) Oxford, Blackwell, 1987.

Ces études du professeur Patricia Crone ont donné les nouvelles pistes les plus intéressantes de la recherche actuelle. Elle a définitivement démontré deux choses:

- «*la tradition fondamentalement historique à laquelle les conteurs sont supposés avoir ajouté simplement leurs fables n'existe pas*» (*Hagarism...*). Chaque conteur en suivait un autre en recomposant l'histoire, selon son imagination.

- L'islam n'a pu sortir de La Mecque, mais de la Syrie. L'existence même de La Mecque est très incertaine avant que les califes en aient fait un centre de pèlerinage (*Meccan trade...*).

Le P. Antoine Moussali (en particulier dans *La croix et le croissant*, Editions de Paris, 1998), par sa connaissance de l'arabe et de la psalmodie a rétabli le texte de certains versets du Coran et identifié des ajouts postérieurs dans certaines sourates importantes, permettant de nouvelles interprétations. Travail indispensable avant toute traduction définitive. Il a dégagé des indices très clairs qui montrent que le «Coran» dont parle (63 fois) l'actuel livre sacré des musulmans était un lectionnaire, traduit de l'araméen en arabe dans les années 610-630. Ce lectionnaire était en usage dans une secte dont nous parlerons plus loin, les judéo-nazaréens. A ce «Coran» primitif, les premiers califes ont substitué un texte fait d'une compilation d'écrits en arabe, qui, remaniée peu à peu, devint notre actuel Coran au cours du VIII^{ème} siècle.

D'autres chercheurs se sont attachés à des aspects partiels de la question: il s'agit de Kurt Hruby et Bruno Bonnet-Eymard pour une nouvelle traduction du Coran, René Dagorn, de Premare et Solange Ory pour leurs études sur certains points d'histoire.

2/ Deux historiens ont tenté une synthèse:

a) Etienne Couvert, auteur de *La gnose universelle* (chapitre II - Gnose et islam) et *La vérité sur les manuscrits de la Mer Morte*, Ed. de Chiré, 1993 et 1994. Il s'agit d'études très pointues sur la gnose. L'auteur met en évidence, outre l'origine judéo-nazaréenne de l'Islam, dont il ne traite qu'en passant, les influences gnostiques qui ont été déterminantes dans l'élaboration en particulier de la légende de Mahomet (dont beaucoup de traits sont empruntés à Mani) et dans l'apparition de ce qu'on appelle la «mystique musulmane»: en fait, il s'agit d'une gnose sous un habillement islamique, appelée *soufisme*.

b) Grégoire Félix, pseudonyme d'un chercheur et historien qui n'a pas encore publié ses travaux. Il part de la constatation que deux grands courants hérétiques, dérivés de la foi chrétienne, se constituent au Proche-Orient dès la fin du I^{er} siècle, pour continuer jusqu'à nos jours:

- le courant judéo-nazaréen, à caractère politique, veut le salut de l'humanité. Le croyant est d'abord un combattant.

- Le courant gnostique, initiatique et individuel. Le salut de l'individu réside dans l'émergence du divin caché en chacun et dans la fusion dans le grand Tout, cette « immersion du soi dans la substance universelle » qu'on retrouve aujourd'hui en particulier dans le New Age.

Malgré des contaminations de l'un à l'autre, ces deux courants sont fondamentalement antagonistes. Ils se retrouveront plus tard dans l'islam.

Au premier courant (politique) correspondra le *djihad*, qui est essentiellement une obligation légale de combat contre les infidèles, imposée à tout musulman collectivement par les autorités politiques (le calife est le lieutenant de Dieu sur terre, *Halifat Allah*), ou même par toute autorité musulmane reconnue.

Au second courant (mystique) correspondra le soufisme, très mal vu en Islam, marginalisé et même persécuté car il tend à détourner le croyant du combat.

Judéo-nazaréens et arabes

Le Proche-Orient jusqu'au VII^{ème} siècle

Le Proche-Orient depuis le I^{er} siècle avant J-C est une zone de guerre entre les Romains et les Parthes, jusqu'en 226 où le dernier roi parthe, Artaban IV, est battu par les Perses sassanides. Ensuite la guerre endémique continue entre les rois sassanides et l'empire romain (d'Occident, puis d'Orient, appelé à partir de 395 empire byzantin). Ces territoires sont particulièrement prospères au V^{ème} siècle sous l'empereur Justinien surtout célèbre par sa femme, la fameuse Théodora, et par le code portant son nom, base du droit romain.

Arrivons au VII^{ème} siècle : en 610, le dernier empereur byzantin de la dynastie justinienne, Phocas est détrôné et tué par un usurpateur, Héraclius I^{er} (610-641). Le roi de Perse Chrosoès II profite de ces troubles pour entreprendre la conquête de l'Asie (la Turquie actuelle). Ses armées emploient de nombreux mercenaires arabes (majoritairement chrétiens à cette époque).

Chalcédoine, la grande ville de Justinien, construite en face de Constantinople, est prise et ravagée par Chrosoès en 609, puis c'est le tour de la Palestine qui tombe en 614 et de l'Egypte qui est envahie en 618. A Jérusalem, les juifs qui étaient nombreux, s'allient à Chrosoès et obtiennent l'administration de la ville. Ils en profitent pour massacrer les chrétiens.

Cependant Héraclius finit par rassembler une armée suffisante : il commence sa reconquête en 622, chasse les Perses d'Asie Mineure, finit par les écraser en Mésopotamie (628) et obtient du fils et successeur de Chrosoès II, Siroès, la restitution des provinces conquises par son père.

Mais de nouveaux désastres marquent la fin du règne d'Héraclius. L'histoire officielle nous dit que les Arabes musulmans, adeptes d'une nouvelle religion, l'islam, venus du Hedjaz, profitent de la faiblesse des Byzantins et des Perses et prennent l'offensive contre les deux empires. Déjà en 630, Mahomet avait essayé de prendre le contrôle de la Palestine mais il s'était fait battre à Mouta par les Byzantins,

Puis ce sont les campagnes militaires du calife Omar (634-644) successeur de Mahomet : en 634, la victoire de Kadisiyya et la prise de Ctésiphon (aujourd'hui en Irak) la capitale de l'empire sassanide (déjà conquise par Héraclius en 628, puis récupérée par Siroès) lui livrent la Mésopotamie perse en 636 ; la bataille du Yarmouk (affluent du Jourdain) lui donne la Palestine et la Syrie ; Jérusalem capitule en 638 ; les hostilités continuent en Perse, dont l'empire ne sera définitivement conquis qu'en 651, mais la bataille décisive a eu lieu à Néhavend en 642. L'Egypte tombe en cette même année 642.

La communauté judéo-nazaréenne

Cette prise du pouvoir au Proche-Orient par les Arabes du calife Omar ne s'explique pas seulement par la personnalité de ce guerrier ou celle de son prédécesseur Mahomet, mais surtout par l'idéologie de conquête qui les anime et que Sophrone, Patriarche de Jérusalem lorsque la ville s'ouvre à Omar en 638, décrit comme étant mondiale. Cette idéologie n'est pas arabe : les Arabes nomades du désert sont alors un ensemble de tribus sans guère de culture ni d'ambitions – sinon celles de faire du butin lors de razzias (un mot arabe) ou en servant comme mercenaires au profit de l'un ou l'autre des deux grands empires qui s'affrontent. C'est en Syrie qu'il faut chercher l'origine d'une telle idéologie, largement exposée dans le Coran, en Syrie d'où le groupe arabe originel a dû s'enfuir en 622 lors de l'avance des troupes d'Héraclius, pour gagner Yatrib et le désert, ce qu'on appellera l'Hégire ou émigration – nous y reviendrons.

C'est bien dans ce pays qu'a prospéré une secte, les nazaréens, dont l'encyclopédie Bordas donne cette définition lapidaire : « *chrétiens d'origine juive qui se conformaient à la Torah au IV^{ème} siècle en Syrie* ». En fait, il ne s'agit pas de chrétiens puisqu'ils ne croient pas en la divinité de Jésus, et ils ne disparaissent évidemment pas à la fin du IV^{ème} siècle. Saint Irénée de Lyon († 202) en parle dans son *Adversus haereses*, sous l'appellation d'ébionites, et de nombreux autres auteurs les mentionnent également, sous divers noms qui ne désignent pas nécessairement le même groupe sectaire, mais en tout cas un même courant d'origine juive – on pourrait dire de sang juif. La caractéristique première de cette école, fractionnée en plusieurs sectes, est de reconnaître en Jésus le Messie attendu – un titre que le Coran lui attribue par deux fois –, tout en niant sa divinité (que les chrétiens affirment, qu'ils soient d'origine juive ou non). Il ne s'agit

pas du clan rabbinique, qui s'est fortement structuré depuis le IIème siècle et qui nie toute messianité à Jésus, l'accusant d'être un magicien – le Coran se fait d'ailleurs l'écho de cette polémique et défend Jésus contre ces accusations.

Ce courant qui n'est ni juif (rabbinique) ni chrétien, nous convenons avec Grégoire Félix de l'appeler du nom de *judéo-nazaréen*, afin d'éviter la confusion avec les premiers chrétiens qu'amènerait l'emploi de l'appellation de *judéo-chrétiens*. Car au sens strict, la première génération chrétienne était très majoritairement composée de juifs, donc judéo-chrétienne.

Ceux dont nous parlons tirent leur origine d'une déviation née de la communauté de Jérusalem après la mort de Saint Jacques, son premier évêque, et surtout à la suite de la révolte juive de 66-70 et du départ de tous les chrétiens de la ville vers la Syrie, avant qu'elle ne soit définitivement encerclée par les légions de Titus. Après la tourmente, certains étaient revenus et leur communauté avait été dispersée à nouveau lors de la nouvelle destruction de la ville par Hadrien (révolte de Bar-Kocheba de 132-135). Ils s'étaient alors établis dans tout le Proche-Orient, mais surtout dans les grandes villes de Syrie, où certains groupes en étaient venus à renier le Christ en tant que vrai fils de Dieu pour « *l'honorer comme un homme juste* » (Théodoret de Cyr, milieu du Vème siècle, cité par E. Couvert). Jésus est pour eux fils de Dieu dans le sens de fils adoptif, et surtout le Messie. Ce titre de Messie recouvre un programme et une idéologie que l'on peut qualifier de « messianique », où la nostalgie du Temple, désormais ruiné, est un point central.

Cette hérésie, très contraire au courant gnostique (qui constitue l'autre manière de renier la foi chrétienne), est de type politique, axée sur l'établissement du Royaume de Dieu sur terre – à Jérusalem en premier lieu –, qui doit coïncider avec le retour du Messie enlevé par Dieu de la Croix et gardé en réserve ; au IIème siècle déjà, les marcionites étaient connus pour dire que Jésus n'est pas mort sur « le bois » mais qu'on lui a substitué quelqu'un (affirmation que le Coran reprendra plus tard), et qu'il a été enlevé au ciel comme Hénoch et Elie. Ainsi, la conquête de Jérusalem et l'érection du troisième Temple – le Temple définitif – est lié, dans le courant messianique, à l'instauration du Royaume de Dieu sur terre et, en principe, à l'attente de celui qui est plus qu'un prophète : le Messie.

L'opposition au judaïsme rabbinique est radicale : les judéo-nazaréens leur reprochent d'avoir refusé de suivre le Messie – ce qui a fait échouer sa mission –, d'avoir falsifié les Ecritures et d'être aussi infidèles que leurs pères (tout cela se trouve dans le Coran). Les rabbins leur rendent une même détestation, introduisant – peut-être dès 98 – une terrible malédiction à la suite de la 12e bénédiction de table, à réciter trois fois par jour ; cette malédiction vise les *nosrim* et les

minim, les nosrim étant à l'origine le nom dont ils affublaient les chrétiens (du nom de Jésus le *nosrî* c'est-à-dire le nazaréen), et les minim la désignation de ceux que les rabbins tiennent pour des hérétiques, les groupes judéo-nazaréens.

Au courant judéo-nazaréen se rattache toute une littérature non gnostique mais non réellement chrétienne pour autant : certains *Evangiles de l'enfance*, *l'Evangile du pseudo-Mathieu*, des apocryphes de l'Ancien Testament comme le *Livre des Jubilés* (même si une partie est antérieure), et surtout des écrits apocalyptiques. Quoique fragmentés, ces groupes judéo-nazaréens fonctionnent fondamentalement sur un même mode de pensée : une dialectique à la fois temporelle (passé obscur, présent de luttes mais porteur d'espérances, avenir radieux) et messianique, récupérant l'idéologie des chrétiens d'une part, et des juifs rabbiniques de l'autre. C'est en quelque sorte le fonctionnement thèse-antithèse-synthèse à la manière figurative orientale. Ils détiennent la vraie religion, celle d'Abraham (comme le Coran le rappelle), donc la clef de la paix dans le monde : le Coran actuel présente encore plusieurs passages qui renvoient dos à dos juifs et chrétiens dans une même exécration, à commencer par le dernier verset de la *Fâtiha*, la « constitution » ou « charte de Médine » sourate 1, verset 7].

L'alliance avec les arabes

Ces divers groupes judéo-nazaréens, sous des noms divers, prospèrent, comme en témoigne par exemple saint Jérôme (347-420), et se perpétuent jusqu'au VIIème siècle, avant d'être absorbés ou plutôt de se fondre dans l'islam à partir de 630.

Comment se fait l'alliance entre les Arabes et les judéo-nazaréens ?

Depuis longtemps, certaines tribus arabes étaient baptisées, ainsi que beaucoup d'arabes sédentaires et d'autres sémites établis autour du désert d'Arabie : on comptait des évêchés prospères sur le Golfe persique, au Yémen, et même des évêchés proprement arabes en Syrie ou au royaume de Hira. Cela n'empêchait pas ces peuples de s'engager comme mercenaires, ceux du nord-ouest (Ghassanides) au service de Byzance, et ceux du nord-est (Lakhmides) au service du royaume perse.

Lorsque les Perses prirent Jérusalem en 614 avec l'aide d'un contingent arabe et probablement aussi d'une petite troupe judéo-nazaréenne, ils remirent l'administration de la ville aux juifs rabbiniques, nous l'avons vu ; il s'en suivit d'horribles massacres de chrétiens, au point que le Roi des Rois perse, Chrosoès II, finit par expulser tous les juifs de Jérusalem.

12 ans après, à partir de 622 (rappelons-le) l'empereur byzantin Héraclius entreprenait la reconquête de l'Anatolie et se préparait à en faire autant de Jérusalem. Venant à sa rencontre, les juifs rabbiniques lui offrirent de l'or afin qu'il

fermât les yeux sur ce qu'il risquait d'apprendre, ou de voir à Jérusalem. On rapporte qu'il accepta l'or, en se fiant aux récits très édulcorés que lui firent les juifs. Mais il se mit en colère lorsque, parvenu en Palestine un ou deux ans plus tard, il apprit la vérité.

La création de l'islam

Un nouvel Exode, l'Hégire

On peut comprendre que, ayant pris part à l'invasion perse, un certain groupe de judéo-nazaréens et d'arabes ralliés à l'idéologie de ces derniers, ait préféré s'éloigner de Syrie et rejoindre l'oasis de Yatrib peuplée de juifs comme eux (plus probablement des arabes convertis au judaïsme), loin dans le désert où les Byzantins ne s'aventureront jamais. C'est là que Mahomet, le plus entreprenant des arabes du groupe émigré, se révèle être un chef charismatique, zélateur de la Loi, la Torah, qui interpelle même les juifs de Yatrib et fait miroiter la perspective d'un royaume à tous juifs et arabes. Cette alliance des deux ethnies ressort de la strate la plus ancienne du Coran, la fameuse Charte de Médine, comme on l'a appelée plus tard.

La présence à Yatrib se prolongeant, le coup de génie des idéologues de ce groupe judéo-arabe, fut de rapprocher leur expérience présente des tribulations vécues par le peuple hébreu ayant quitté l'Egypte pour le désert, où il séjourna avant d'aller prendre la Terre promise. Malgré les manipulations du texte, cette perspective de « la Terre qui nous appartient » est encore très visible dans le Coran. En d'autres termes, « Dieu » les a menés à Yatrib pour un nouvel exode, qui se conclura par l'établissement du Royaume sur toute la terre. Leur projet même d'assujettir le monde entier n'échappa nullement à Sophrone, élu évêque de Jérusalem en 634. Mais les Byzantins, eux, furent bien surpris – et sans doute ne comprirent-ils jamais. Quant aux Perses, ils n'en eurent guère le temps.

Relevons encore avec Grégoire Félix que la seule raison possible de l'opération du changement de nom de Yatrib en Médine est à trouver dans l'histoire juive biblique.

L'allusion biblique est évidente : il s'agit non du mot arabe *medina* (qui signifie ville) mais du nom de Modin, le lieu où prit naissance la révolte victorieuse des Macchabées contre l'occupant grec de la Palestine (Antiochus IV Epiphane), révolte qui aboutit à l'instauration d'un éphémère royaume juif asmonéen, autonome de 134 à 63 avant notre ère, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des Romains.

L'émigration à Yatrib, ou Hégire, est ainsi vécue, à un moment donné, comme une promesse et un programme : cette Hégire doit aboutir à la prise de la Palestine et à la soumission du monde entier. Maître de Yatrib, le groupe judéo-

arabe issu de Syrie va non seulement rebaptiser cette ville du nom de Modin, mais, à un moment donné, considérer leur arrivée comme l'année « 0 » d'une nouvelle ère ! On ne soulignera jamais trop la signification phénoménale d'une année « 0 » (622 de notre ère, base du calendrier musulman) : elle signifie l'arrivée d'un monde nouveau, à la manière dont, en France, la Révolution avait institué en 1791 l'année 1. Il va de soi qu'après coup, les Califes ont occulté l'origine judéo-messianique d'une telle année zéro. Selon la légende actuelle, en 622,

Mahomet se fait battre et chasser de La Mecque et se réfugie à Yatrib. C'est une absurdité : personne ne fonderait une ère nouvelle sur une défaite et une honte.

La reconquête

En fait, il y a eu effectivement des affrontements entre d'une part Mahomet et ses partisans, d'autre part les tribus arabes : même attirés par les promesses de butin (dont le texte coranique se fait fortement l'écho), les arabes chrétiens n'éprouvent guère de sympathie pour l'idéologie judéo-nazaréenne, et de plus, selon diverses traditions, ils étaient travaillés par des sectes concurrentes – l'une d'elles avait même une femme à sa tête. Il ne fait guère de doute qu'à part l'expédition manquée vers la Palestine en 629 ou 630, la secte judéo-arabe de Yatrib eut fort à faire entre 622 et 634 pour asseoir sa domination sur les tribus arabes du centre de la Péninsule.

Ce n'est qu'en 634 que les opérations d'invasion commencent, du côté de la Syrie (où la secte peut compter sur de nombreuses collaborations), et, selon divers documents très anciens, sous la direction de Mahomet lui-même. Il faut savoir que, selon l'histoire officielle, Mahomet est censé être mort depuis deux ans… C'est alors qu'apparaît Omar (634-644), qui prend Damas en 636 et Jérusalem en 638. La conquête prend alors une dimension nouvelle. Aussitôt entré à Jérusalem (l'évêque Sophrone lui a fait ouvrir les portes), Omar fait déblayer l'esplanade du Temple, devenue un dépôt de ruines et d'immondices, et fait construire un temple, en bois pour aller plus vite ; devant cet édifice, il préside à un sacrifice. La perspective messianique de ces événements ne fait guère de doute. Néanmoins, la déception était à la clef : si Omar et ses subordonnés attendaient l'établissement de leur pouvoir sur le monde grâce à une intervention divine du Messie, ils furent déçus, avec toutes les conséquences qu'une telle déception engendre. A ce moment, et non pas au temps de Mahomet, ils commencèrent à prendre leurs distances avec leurs mentors judéo-nazaréens, et finirent même par les chasser de Yatrib-Médine, et par en massacrer un certain nombre.

Désormais débarrassés des judéo-nazaréens, les nouveaux maîtres de la Palestine et de la Syrie se voient maintenant contraints à un substitut idéologique

pour justifier leur conquête. C'est surtout à partir d'Othman, qui prend le pouvoir en 644 après l'assassinat d'Omar, qu'on entreprend donc de fabriquer une religion et une foi qui fassent pièce au judaïsme rabbinique et au christianisme, avec l'aide très probable de certains idéologues judéo-nazaréens tout dévoués aux nouveaux maîtres. Certains de ces « docteurs » faisaient sans doute partie de ceux qui avaient vécu comme des moines, célibataires ou non, « dans l'attente du Royaume des Cieux » (cf. Mt 19,12) : la vie de prière(s) décrite par le Coran et les allusions fréquentes de traditions anciennes à un ou des moines entourant Mahomet le suggèrent trop pour qu'il en soit autrement.

Le travail de substitution idéologique était double

– d'une part, il fallait faire disparaître tout ce qui pouvait être identifié avec évidence comme judéo-nazaréen, à commencer par tous les exemplaires du « Coran » originel auquel notre texte coranique actuel fait fréquemment référence (il s'agissait de l'adaptation en arabe, au moins partielle, du lectionnaire en usage dans la communauté judéo-nazaréenne) ; il faut y ajouter la destruction de tous les textes en araméen ou en arabe qui ne pouvaient pas être récupérés dans la perspective de l'exaltation du pouvoir arabe.

– D'autre part, il fallait mettre au point une justification divine de ce pouvoir, à travers un livre. Tout cela fut le fruit de beaucoup d'années et d'efforts, sans parler des destructions et des assassinats dont le souvenir apparaît dans certains textes. Une tradition nous rapporte qu'un docteur protesta contre la suppression par Othman du Coran de Koufa, de Damas, dont se réclamaient certaines communautés. On l'arrêta, le flagella, et le força à dire qu'Othman avait raison. Othman lui-même fut assassiné en 654, et une guerre entre musulmans s'en suivit.

A force d'être triturée pour lui faire dire le mieux possible qu'Allah a confié aux arabes musulmans la domination sur le monde en son nom, la compilation originelle de textes en arabe laissés par les judéo-nazaréens perd parfois tout sens raisonnable. Ainsi en est-il par exemple du rapprochement effectué par trois fois dans le texte coranique entre Miryam, sœur de Moïse et d'Aaron, et Mariam, mère de Jésus. Pris à la lettre, faute du substrat judéo-nazaréen à occulter, ce rapprochement est lu comme une identité des deux personnages : Miryam aurait vécu 1200 ans avant d'enfanter Jésus ! Comme, par principe, Allah est incompréhensible, plus le texte du Coran est obscur ou même absurde, plus il manifeste qu'il provient directement et littéralement d'Allah.

De toute façon, Othman et son successeur Moawyya avaient d'autres soucis que de se préoccuper de la parfaite cohérence du texte, soit interne, soit externe, par rapport à ce qu'on attendait de lui. Or il est évident que les exemplaires du Coran n'ont pas pu être indéfiniment collationnés, détruits et remplacés chaque

fois que des modifications étaient décidées. C'est ce qui, au cours du VII^{ème} siècle, va obliger les commentateurs musulmans à des prodiges d'ingéniosité pour faire dire au texte de façon plausible ce qu'il fallait qu'il dise ; ce sont ces commentateurs qui ont imaginé d'abord la révélation à Mahomet dictée par l'Ange Gabriel, puis l'intervention du diable-Iblis, le voyage au Ciel, l'étape par Jérusalem sur la jument Buraq, etc. Ce sont encore eux qui vont élaborer la légende de Mahomet, lequel, dans la seconde moitié du VII^{ème} siècle, était tombé dans l'oubli. Il faut se rendre compte, à titre d'exemple, que lors de la controverse qui eut lieu en 644 entre le patriarche jacobite Jean I^{er} et l'émir Saïd Ibn Amir (transcrite par un manuscrit syriaque de 874), il n'y a aucune référence au Coran ni à un Mahomet prophète ; et c'est la Torah que l'émir invoque pour défier les chrétiens de prouver que le Christ est Dieu.

Mahomet : le personnage historique et la légende

Mais qui dit « révélation nouvelle », dit « prophète destiné à la recevoir ». Le statut du livre sacré musulman ne pouvait être inférieur à celui de la Torah ou des Evangiles. Puisque, selon la tradition juive, la Torah a été inspirée à Moïse et écrite par lui, ce qui tient lieu désormais de « Coran » doit être présenté au moins comme inspiré par Dieu. Au début, on affirma simplement que Mahomet, le collaborateur des judéo-nazaréens et premier chef du groupe arabe, dont on se souvient opportunément, recevait des inspirations durant son sommeil. Ceci fut le départ d'une longue élaboration de la part des doctrinaires au service des califes (nous l'avons vu), faite d'emprunts et de surenchères : il est évident que Mahomet devait être au moins égal au Moïse de l'Ancien Testament ou au Jésus des chrétiens. En fait, la légende en fit quasiment un surhomme, et dans de nombreux pays musulmans d'aujourd'hui (même non arabes comme le Pakistan), quiconque émettrait des doutes au sujet de cette image traditionnelle serait condamné à mort pour blasphème.

Revenons au personnage historique : que sait-on de lui ?

Dans l'état actuel de la recherche, on ne connaît pas son nom, Muhammad (Mahomet) étant un surnom arabe forgé sur la racine sémitique *md*, signifiant désirer ou plaire, sans doute en référence à un passage apocalyptique de Daniel. Les seuls renseignements fiables qu'on ait sur lui proviennent essentiellement de documents non musulmans, de chroniques arméniennes, grecques ou juives, voire de quelques œuvres plus tardives écrites par des apologistes arabes (Al-Kindi au IX^{ème} siècle…) et chrétiens (saint Jean Damascène - environ 650-750 -, l'auteur anonyme du *Contre Mohammed* de la même époque, etc.). Donnons quelques exemples.

Dans l'*Histoire d'Héraclius par l'évêque Sébéos*, la chronique arménienne de 660 étudiée par Patricia Crone, on parle de juifs quittant Edesse avant la

reconquête de la ville par Héraclius (en 625 ou 627) et qui, arrivés à Yatrib, découvrent un chef arabe nommé Mahmet, à la fois négociant et prédicateur. Il est encore question d'un Muhammad dans une chronique syriaque du Khouzistan datée d'avant 670 qui le présente, au milieu d'un récit de conquêtes, comme chef des Arabes. Une autre chronique syrienne datant d'environ 725 rapporte aussi que les Saracènes (les futurs Sarrasins) envahirent les provinces de Syrie et de Mésopotamie « pendant et sous le gouvernement de Mahmet », c'est-à-dire après 632, année de la mort officielle du « Prophète ».

On remarquera que, dans la strate la plus ancienne de la fameuse Charte ou Pacte de Médine, les chercheurs s'accordent à considérer comme remontant authentiquement aux années 620, la tribu d'origine des « émigrés », les Muhajirun, est mentionnée sous le nom de Qurash. Comme les juifs (ou judéo-nazaréens) de Yatrib sont également cités dans le même contexte, il s'agit d'alliés, ou même d'amis. Ce sont pourtant eux dont la légende postérieure a fait les abominables Qurashites de La Mecque, ennemis de Mahomet : il faut admirer ici l'art d'utiliser certains éléments historiques en les déformant, ce qui après coup rend la tâche très difficile au chercheur ! Signalons que certains commentateurs musulmans du moyen âge se sont demandés comment il se faisait que Qurash soit un nom toponymique et patronymique en Syrie. Nous, nous savons pourquoi. Mahomet faisait partie par sa famille, d'une des sectes judéo-nazaréenne de Syrie (qui avait une branche arabe), ou bien c'est son mariage avec une judéo-nazaréenne qui l'a conquis à cette idéologie. Dans l'état actuel de la recherche, il est impossible de trancher.

Conclusion : vers la vérité sur les origines de l'islam

Ce tableau inhabituel des origines de l'islam que nous venons de dresser en nous appuyant sur les découvertes des grands savants que nous avons cités, malheureusement trop peu soutenus, et même souvent rejetés par la communauté scientifique, ressortit évidemment à l'hypothèse historique. Certaines conclusions de la recherche, qui procède toujours par des convergences d'indices et des rapprochements, pourront sans doute être précisées encore à l'avenir. De nouvelles découvertes remettront peut-être en cause certains points.

Mais dès maintenant on peut constater un immense progrès, qui est une pierre de touche de la vérité historique : les invraisemblances et les incohérences habituelles des biographies de Mahomet disparaissent dès que l'on retourne aux documents authentiques - au prix d'un long travail d'analyse - et dès que la véritable origine de l'islam, le judéo-nazaréisme, apparaît. La découverte de l'importance de cette secte méprisée des juifs et ignorée des chrétiens est un des grands acquis de la recherche historique récente.